

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[Le] cercle, ou La soirée à la mode [Document électronique] : comédie
épisodique en un acte et en prose / par M. Poincette

SCENE 1

p6

*la scene est à Paris dans la maison
de Madame Araminte.*

p7

*le théâtre représente un salon de compagnie,
où se trouvent des sièges, un canapé, un métier
de tapisserie, des tables de jeu, des livres
de musique, une guitare, etc.*

Lisette, Lisidor.

ils entrent de différens côtés.

Lisette.

Ah ! C' est vous, monsieur, quoique nous
vous désirions sans cesse, nous ne vous
attendions pas sitôt.

Lisidor.

Mon empressement t' étonnera moins quand le
motif t' en sera connu. Je viens de recevoir
quelques nouvelles qui m' affligent, et je voulais
avoir

p8

à l' issue de son dîner, une conversation avec
l' aimable Lucile. *il tire sa montre.* le repas
me paraît aujourd' hui plus long qu' à l' ordinaire.
Lisette.

Ce n' est pas que Madame Araminte s' amuse à

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

table : depuis que je la connais, j' ai toujours remarqué que ce n' est jamais où elle est qu' elle se desire ; mais nous avons compagnie.

Lisidor *tirant une bague de son doigt* .

En attendant que l' une ou l' autre de ces dames soit visible... te pourrai-je consulter sur ce bijou ?

Lisette *prenant la bague* .

Comment ! C' est la plus jolie bague.

Lisidor.

C' est un léger cadeau que j' ai dessein de faire.

Lisette.

Il sera très-galant.

Lisidor.

Mais à une condition ; c' est que la personne à qui je le destine ne m' en remerciera pas.

Lisette.

Elle seroit bien ingrate.

Lisidor *finement* .

J' espere cependant que tu ne le seras point,

Lisette.

Lisette.

Oh ! Pour le coup, monsieur, vous étonnez jusqu' à ma reconnaissance. Que vous êtes charmant ! Vous joignez au mérite de donner, le mérite plus rare encore, de sçavoir donner avec

p9

grace. Aussi qui ne s' intéresserait à vous ? Si Lucile pouvait disposer d' elle-même, je vous suis caution que le marquis, malgré son élégance et ses talons rouges, ne remettrait jamais les pieds dans la maison.

Lisidor.

Mais tu sçais quels étaient avec moi les engagements de Madame Araminte. Serait-elle femme à les oublier ? Dois-je le craindre ? Toi, qui la sers depuis longtems, Lisette, instruis-moi plus à fond de son caractere ; indique-moi, de grace, quels seraient les moyens les plus assurés de lui plaire.

Lisette.

Des deux choses que vous me demandez, je ferai facilement l' une, parce qu' elle vous intéresse et me contente ; nous autres domestiques, dont le ridicule devoir est d' écouter sans cesse et de ne parler jamais, nous avons tant de pénétration à découvrir les défauts de nos maîtres, tant de plaisir à les divulguer ; tenez, cela nous console, nous soulage, et il semble que cette petite médisance, qui dans le fond est bien

innocente, allége de tems en tems le poids de l'obéissance, et rapproche l'intervalle qui les sépare d'avec nous. Je vous dirai donc bien sincèrement ce que je pense d'Araminte ; mais pour vous indiquer les moyens de lui plaire, dispensez-m'en je vous en prie ; elle n'y réussirait pas elle-même. Sçait-elle jamais ce qu'elle pense, ce qu'elle desire, ce qu'elle veut ? Veuve depuis deux ans d'un fort galant homme, mais que ses occupations dans

p10

la haute finance empêchaient de veiller un peu soigneusement aux ridicules naissances de son épouse, elle a choisi dès lors pour son idole cette liberté extrême, qui dans l'esprit d'une jolie femme, finit toujours par rendre pénible l'exercice de la vertu. Tour à tour coquette et sensible, incertaine et bizarre, toujours le cœur vuide, l'esprit jamais oisif, nous avons successivement aimé la musique et les petits chiens, les magots et les mathématiques. Notre conduite est le résultat des sentimens de la société qui nous environne ; et jeunes encore, aimables et riches, nous travaillons moins à jouir de la vie qu'à nous étourdir sur notre propre existence.

Lisidor.

Tu ne prends pas garde, Lisette, que ce portrait est à peu près celui de toutes les femmes de son état : si demain la fortune t'en faisait changer, il deviendrait le tien...

Lisette.

Peut-être, mais il n'en serait pas moins ridicule.

Vraiment, le cœur me dit bien tout bas qu'il n'est pas trop dans les règles du respect de juger ainsi sa maîtresse ; mais, ma foi, s'il y a du mal à le penser, il y a bien du plaisir à le dire, et l'un va pour l'autre.

Lisidor.

Par ce que je viens d'apprendre d'Araminte, il ne m'est pas difficile de soupçonner quel peut être à ses yeux le mérite de mon nouveau rival.

p11

Lisette.

Votre rival, si donc ! Il faudrait, pour qu'il le

fût, qu' il eût au moins l' espoir de plaire ; mais ne le craignez pas, Lucile élevée en province sous les yeux d' une tante respectable ne connaît que les douces impressions de la nature et de son coeur. Tout charmant, tout extraordinaire que le marquis voudrait bien nous paraître, elle sçait apprécier son mérite et s' aperçoit, aussi bien que moi, tous les jours, que l' histoire de ses valets, le prix de ses chevaux, le dessein de sa voiture, quelques saillies, de la mauvaise foi, de l' impertinence et des dettes ; voilà de cet homme si merveilleux quels sont en quatre mots la conversation, les vertus et les vices.

Lisidor.

Un tel concurrent ne devrait pas être redoutable. Ta vivacité m' enchante, mais ne crains-tu pas, Lisette, de me faire un peu aux dépens de ton coeur les honneurs de ton esprit.

Lisette.

Eh bien ! Que penserez-vous de moi ? Que je suis trop sincère, je vous l' avoue et tout est dit : aussi pourquoi ont-ils des ridicules ? S' ils les cachaient mieux, je n' en rirais pas. On n' est indulgent que pour les personnes que l' on chérit, et il est bien difficile d' aimer des gens qui n' aiment rien eux-mêmes. Ah ! Qu' il me serait aisé de m' égayer encore aux dépens de la société d' Araminte ! Je vous parlerais de Cidalise la prude, de la minaudière Ismene qui ne peut dire un mot sans l' accompagner de la plus jolie petite grimace...

p12

Lisidor.

Mais ta maîtresse ne verrait-elle plus cet homme sensé, cet ancien militaire ?

Lisette.

Qui ? Ce baron philosophe, qui dit tout ce qu' il pense et se permet de tout penser ? Si fait vraiment. C' est le tuteur de Lucile, nous lui avons cru pendant quelque temps des vûes sur madame. Mais tout cela est fini, il ne vient ici que rarement, ou plutôt il n' y vient jamais qu' il n' y soit conduit par quelque affaire.

Lisidor.

Je n' ai rien négligé pour le connaître, malheureusement il vit sans cesse à la campagne, mon état m' enchaîne à Paris.

Lisette.

Vraiment, il conserve toujours le plus grand crédit sur l' esprit d' Araminte, et s' il voulait...

mais quelqu' un vient, c' est ma jeune maitresse ;
son petit coeur lui aura dit que je n' étais pas ici
toute seule...

p13

SCENE 2

Lisette, Lucile, Lisidor.

Lucile, *d' un ton naïf* .

Ah ! Vous voilà, monsieur ?

Lisidor.

Quelles que soient mes occupations, belle Lucile,
mes sentimens pour vous se justifient par ma
conduite. Je consacre à vous attendre tous les
momens où je suis privé de vous voir.

Lucile.

Je ne m' étonne plus si la fin du dîner m' a tant
ennuyée.

Lisidor.

Que cet aveu m' enchante ! Ce qui ne serait qu' un
trait ingénieux de la part d' une coquette, devient
un sentiment dans votre bouche.

Lucile.

Gardez-vous d' en tirer avantage, je ne sçais
plus ce que je vous ai dit ; je suis si troublée !
Ma mere m' a tant grondée !

Lisidor.

Et pourquoi ?

Lucile.

Figurez-vous qu' elle n' a presque point dîné,
parce qu' elle se dit malade ; moi, j' ai cru lui
faire

p14

ma cour en l' assurant qu' elle n' avait jamais eu le
teint meilleur, et point du tout, je l' ai mis d' une
humeur affreuse.

Lisette.

Vraiment, c' est que vous ignorez encore,
mademoiselle, que rien n' est moins décent dans le
grand monde que de jouir d' une santé parfaite, à
quelque prix que ce soit, on veut inspirer un
sentiment. Une jolie malade se fait plaindre, et
pour la coquetterie, la petite santé est une
ressource.

Lucile.

Ah ! Je te promets que si j' eusse bien connu ce monde et ses travers, je n' aurais pas tant désiré de quitter la province.

Lisidor.

Que vous me chagrinez ! Ainsi vous haïssez des lieux, belle Lucile, où je puis chaque jour, et vous voir, et vous jurer que je vous aime.

Lucile.

Vraiment non... je sçais bien que ce n' est pas votre faute. Je ne dois pas vous aimer ; mais je puis, je crois, vous avouer que de toutes les personnes qui viennent ici, vous êtes le seul dont la conversation me soit chere.

Lisidor.

Et vous me permettez encore de voir votre douleur, sur la résolution que, malgré ses promesses, votre mere a prise de vous unir avec le marquis.

Lucile.

Voilà ce qui me desespere.

p15

Lisidor.

Vous... ne l' aimez pas ?

Lucile.

Je ne le puis souffrir... si cependant on me l' ordonne...

Lisidor.

Je vous entens, je sçais que l' obéissance est un devoir ; mais ce devoir a ses bornes.

Lucile.

Vous me le répétez sans cesse, et d' après vos discours et mes livres, je suis quelquefois bien tentée de croire qu' une obéissance aveugle tient un peu du préjugé, mais quand la réflexion me ramene à moi-même, ce que je crois plus fermement encore, c' est que l' exacte observation des bienséances est un des premiers devoirs de mon sexe, et qu' entre le vice et la vertu, il n' y a souvent qu' un préjugé de différence.

Lisidor.

Que vous êtes charmante, et qu' il est rare et beau d' unir tant de raison à tant de graces ! Eh bien, ne parlons plus de désobéissance ; mais par quelque résistance au moins tâchons d' obtenir du tems. Si je connais bien Madame Araminte, le marquis, d' un jour à l' autre, peut lui déplaire ; l' inconséquence et l' légereté sont le caractere distinctif des gens à la mode, et mon heureux rival peut en un instant perdre tout le crédit que je ne sçais quel heureux hazard lui a fait si vîte

acquérir.

p16

Lisette *prenant le milieu du théâtre* .

Oh ! Ceci me regarde, c' est une petite anecdote que je possède et qu' il est bon de vous conter.

Or, écoutez. Notre maitresse et ses deux inséparables, vous reconnaissez bien Ismene et Cidalise, ennuiées d' un tri et ne sachant sur quoi médire, s' aviserent de s' occuper. Araminte à ce métier acheve une fleur de tapisserie ; Cidalise prend nonchalamment un fil d' or, fait approcher de son fauteuil un tambour et brode en bâillant une garniture de robe, tandis qu' Ismene couchée sur le canapé travaille un falbala de Marly : on entend des chevaux hennir, l' escalier retentit, un laquais annonce, et le marquis paraît :

" que je suis heureux de vous trouver, mesdames !

Mais que vois-je ? Que ce point est égal !

Comme ces fleurs sont nuancées ! C' est l' ouvrage des graces, c' est celui des fées, ou plutôt c' est le vôtre " . Aussitôt il tire de sa poche un étui, dont assurément on ne le soupçonnoit pas d' être porteur, il y choisit une aiguille d' or, s' empare de la soie, et voilà mon colonel qui fait de la tapisserie. On le considère, on l' admire ; mais ce n' est rien encore, il quitte Araminte et son ouvrage, il court à Cidalise, lui dérobe le tambour, et déjà sa main légère acheve le contour de la fleur à peine commencée. Ismene, la minaudière Ismene, laisse alors tomber un regard, et ce regard veut dire : *serai-je la seule délaissée, mon ouvrage est-il indigne de vos soins ? Non, madame, non certainement,* reprend

p17

l' impétueux marquis. Il s' élance sur le canapé, saisit un bout du falbala et accélère d' autant plus son ouvrage qu' il est plus jaloux d' être auprès de l' aimable Ismene. Peignez-vous la surprise, l' extase de nos trois femmes ; le marquis tire sa montre, suppose un rendez-vous et les quitte : mais que le fripon savait bien avoir gravé dans leurs coeurs la plus profonde idée de son mérite ! C' est un homme unique, essentiel ; un colonel qui brode, qui fait de la tapisserie ; il est charmant, il faut se l' attacher ; mais comment ? Lucile est fille, eh bien ! Qu' il soit son époux. Le désirer, le dire et le vouloir, c' est l' ouvrage

d' un moment ; Araminte prononce, ses deux compagnes approuvent, et c' est ainsi que des rares et précieux talents du marquis, mademoiselle devient en ce jour la récompense et la victime... mais chut, taisons-nous, j' entens madame, et je doute fort que nos petites réflexions lui conviennent.

p18

SCENE 3

Lisette, Lucile, Araminte,
Lisidor.

Araminte.

En vérité, Lisette, vous êtes une fille bien étrange. *à Lisidor.* bon jour, monsieur. Que faites-vous ici, Lucile ? Il me semble, quand j' ai du monde chez-moi, qu' une fille aussi grande que vous, doit être bonne au moins à faire les honneurs de ma maison.

Lucile.

Ce n' est que par discrétion que je suis sortie.

Araminte.

Taisez-vous. Je m' aperçois assez, mademoiselle, que mes plaisirs vous ennuient ; mais vous n' exigerez pas de moi, j' espere, que je m' accoûtume aux vôtres.

Lucile.

De grace, ma mere...

Araminte.

Et je sçais bien que je le suis. Rentrez, votre maître à chanter vous attend. *Lucile sort.* ils veulent absolument, Lisette, m' entraîner ce soir au spectacle. *à Lisidor.* je crois, monsieur, vous faire assez joliment ma cour.

p19

Lisidor.

à moi, madame, ce seul mot me pénétrerait de reconnaissance, si j' osais y trouver une explication.

Araminte.

Voilà de grandes phrases. La compagnie est dans le petit sallon ; vous, restez dans celui-ci, je veux bien ne pas m' appercevoir que c' est ma

fille qui vous y retient, il me semble que cela est fort honnête. Au reste vous me rendez un vrai service et si vous pouviez un peu redresser son esprit.

Lisidor.

J' ai le malheur, madame, d' être l' homme du monde le moins propre à cet emploi, et s' il m' était permis de souhaiter quelque chose à votre aimable fille, ce serait de rester toujours la même.

Araminte.

Oh ! Vos desirs seront parfaitement remplis : c' est dont je tremble... que faites-vous donc là, Lisette ? Ne vous ai-je pas dit que j' allais au spectacle ? Il est près de cinq heures. Vous ne songez point à ma toilette.

Lisette.

Pardon, madame, mais il y a quelquefois si loin de ce que vous dites à ce que vous faites.

Araminte.

D' accord, mon enfant. Mais aujourd' hui je ne puis disposer de moi-même, je te dis que l' on m' entraîne. *Lisette sort.*

p20

Lisidor.

Je vous en félicite, vous allez, ainsi que tout Paris, admirer ce chef-d' oeuvre que chérit plus particulièrement son auteur : vous mêlerez vos larmes à celles de Mérope.

Araminte.

Moi, monsieur, je m' en garderai bien. Ah ! Ne présumez pas me surprendre à vos lamentables tragédies. Mais, si donc ! Une femme ne sort de ce spectacle que les yeux gros de larmes et le coeur de soupirs. J' ai vû même quelquefois qu' il m' en restait sur le visage, et dans l' ame, une empreinte de tristesse que toute la vivacité du plus joli souper ne pouvait éclaircir. Et qu' est-ce que tout cela, s' il vous plaît ? Un tintamarre d' incidents impossibles, des reconnoissances que l' on devine, des princesses qui se passionnent si vertueusement pour des héros que l' on poignarde quand on n' en sçait plus que faire, un assemblage de maximes que tout le monde sçait et que personne ne croit, des injures contre les grands et par-ci par-là quelques imprécations ; en vérité cela vaut bien la peine d' avoir les yeux battus et le teint flétri.

Lisidor.

Mais, madame, il est des personnes...

p21

Araminte.

Eh ! Vive l' opéra-comique, monsieur, vive
l' opéra-comique : le théâtre italien est à mon
gré le vrai spectacle de la nation ; il n' intéresse
point l' ame, il n' attache point l' esprit, il
réveille, il anime, il égaie, il enleve.

Lisidor.

J' ai peine à concevoir comment des pieces en
général aussi peu soignées...

Araminte.

Mais ne donnez donc pas dans l' erreur commune,
n' imaginez donc pas que ce soit le genre
de pieces qui nous y attire ? Est-ce qu' on y prend
garde ? Et non, monsieur, c' est la musique, c' est
cette musique brillante qu' il est du bon ton de
trouver sublime ; pour les pieces, il y en a que
j' ai vûes dix fois, dont je serais fort
embarrassée de vous dire le titre ; et pour moi,
je fais personnellement si peu de cas des paroles,
que j' ai toujours chez-moi un poete prêt à me
parodier les airs qu' il me prend fantaisie de
chanter... à propos, on me conseille de vendre ma
terre en Champagne, vous la connaissez, nous en
raisonnerons, je placerai cet argent sur ma tête
et sur celle de ma fille ; cela m' arrangera, ainsi
que le marquis, dont l' unique desir est
d' augmenter son revenu.

Lisidor.

Ainsi malgré l' espoir que vous m' avez permis,
il est décidé que le marquis ? ...

p22

Araminte.

Oui, je lui donne Lucile... et vous ne devez
pas m' en vouloir... je sçais bien quelles
étaient vos vûes ; mais il y a dans ce dernier
arrangement une sorte de convenance. Vous tenez
à votre état, il est triste, je le suis
naturellement, et j' ai besoin d' un gendre qui
m' égaie. Au reste, je ne répons point des
événements.

Lisidor.

Et moi, je compte sur eux, madame ; aujourd' hui
je cede à mon rival, mais son triomphe
pourrait avoir peu de durée. On le dit encore
attaché au char d' une certaine comtesse, que sans
doute il vous sacrifie. Je ne le soupçonne point
d' oser jamais vous sacrifier vous-même. Il est
pourtant vrai que dans le tourbillon qu' il habite,

souvent les idées du matin sont contrariées par celles du soir.

Araminte.

Je connais le coeur du marquis.

Lisidor.

Je le crois.

Araminte.

Que me veux-tu, Lisette ?

p23

SCENE 4

Lisette, Araminte, Lisidor.

Lisette.

La marquise Céliante...

Araminte.

Cette petite précieuse ! Quoi ! Déjà des visites !

Lisette.

Soyez tranquille, ce n' est que son valet-de-chambre.

Comme elle vient d' apprendre que vous allez ce soir au spectacle, elle vous envoie demander si vous voulez lui donner une place et venir la prendre.

Araminte.

Comment ! Sérieusement, Céliante me demande ? ... mais, en vérité, Lisette, voilà bien la proposition la plus étrange !

Lisidor.

Vous ne la voyez plus ?

Araminte.

Quelquefois encore.

Lisidor.

Eh bien ?

Araminte.

Rêvez-vous, mon cher Lisidor ? Que je me

p24

charge de Céliante, que je la conduise au spectacle ! Mais, j' aimerais autant y mener ma fille. Vous ne la connaissez donc pas ? C' est la plus maussade petite créature, d' une indolence, d' une langueur ! Cela n' a pas vingt ans, et madame affecte de ne se parer jamais, elle ne met ni diamans, ni rouge. Elle semble dire : " regardez-moi, je suis jolie, mais ces charmes-là sont à

moi, il n' y a point d' art, je n' en ai que faire : la nature a pourvu à tout " ... joignez à cela son impertinente manie de ne porter jamais que des ajustemens jaunes et de se placer toujours à côté de moi qui suis blonde.

Lisidor.

J' ignorais ces motifs, mais seraient-ils assez puissans pour vous faire renoncer au plaisir que vous vous promettiez au spectacle ?

Araminte.

Assurément. D' ailleurs où Céliante vit-elle ?

A-t-on jamais vû quatre femmes d' un certain état se resserrer dans une loge et braver en public tous les hazards de la chaleur ? Pour moi, je n' y tiendrais pas, et puis il faudrait au moins cinq ou six hommes pour nous conduire, et tout cela ressemblerait à un lendemain de noces. Allons, que ce tracas-là finisse. Que l' on dise à Céliante que j' ai... ma migraine et que notre partie est remise. Je resterai chez-moi, j' y verrai du monde.

Faites sçavoir que je suis visible. *lisette*

sort. à *Lisidor.* aussi bien le baron

m' a-t-il écrit qu' il viendrait ce soir ; s' il ne me trouvait pas, il

p25

faudrait boudier des siècles. Mais, qu' entens-je ?

Serait-ce déjà lui ? Je vous garde au moins,

Lisidor.

Lisidor.

Je serai bien flatté de le connaître.

Araminte.

Ne m' abandonnez pas, je vous en prie, à tout l' ennui d' un tête à tête de cette espece. Cet homme est un original, dont le caractere... eh ! Bon jour, mon cher baron.

SCENE 5

Lisidor, Araminte, le baron.

Le Baron.

Bon jour, ma belle dame. Pardon, si j' entre sans façon, sans me faire annoncer, mais ce n' est pas ma faute. Vos gens sont si occupés à jouer dans votre antichambre, que, malgré le bruit que j' ai fait, ils n' ont pas daigné m' appercevoir.

Araminte.

Il y a des siècles que vous nous abandonnez.

Le Baron.
D' accord, il y a longtems que je ne suis venu.
Mais, que voulez-vous ? On ne peut pas être partout. Je ne dis pas partout où l' on s' amuse,

p26

car si on n' allait que là on resterait souvent chez soi.

Lisidor.

Ce gentilhomme n' est pas complimenteur.

Araminte.

Vous me paraissez toujours aussi franc qu' à votre ordinaire.

Le Baron.

Et je m' en fais honneur. Il y a tant de gens qui mentent, les uns par goût, les autres malheureusement par devoir, que l' on oublierait enfin l' existence de la vérité, si le coeur de quelque galant homme ne lui servait encore d' asyle. Au reste ce n' est point vous qui me devez reprocher ma franchise, elle vous a souvent été utile et va vous l' être encore aujourd' hui. Je viens vous parler d' affaires.

Araminte.

Oh ! Je m' y attendais.

Le Baron.

Vous sçavez que je n' aime pas les visites inutiles ; mais sçavez-vous que l' objet qui m' occupe rend celle-ci très-importante ? Peut-on s' expliquer devant monsieur ?

Araminte.

Il est de mes amis, il est digne d' être des vôtres, sa réputation même vous est déjà connue : c' est Monsieur Lisidor.

Le Baron.

Oui, j' en conviens ; vous êtes peut être, monsieur, le seul homme dont je n' ai jamais entendu dire que du bien.

p27

Lisidor.

C' est trop me flatter.

Le Baron.

Entrons donc en matiere. çà, dites-moi, dois-je ajouter foi, ma chere Araminte, au singulier bruit qui se répand de vous dans le monde ?

Araminte.

Comment ?

Le Baron.

êtes-vous décidée absolument à marier votre fille, sans m' en donner le moindre avis, à un certain marquis, un extravagant, un fou sans mérite ?

Araminte.

Doucement, baron.

Lisidor à *Araminte* à *demi-voix* .

Vous voyez, madame, que je ne suis pas le seul...

Araminte.

Oui, je sens que vous triomphez... vous pourriez être mal informé, baron.

Le Baron.

Je ne le sçais que trop bien. Croyez-moi les gens de mon état et de mon âge ne se compromettent jamais et n' avancent rien sans en avoir des preuves.

Quelles que soient les vôtres, je vous conjure...

Le Baron.

Je vous conjure à mon tour de croire que ce

p28

mariage ne se fera point. Je viens tout exprès ici vous proposer un autre parti pour Lucile.

Lisidor.

Qu' entens-je ?

Et quel est-il ?

Le Baron.

C' est moi.

Araminte.

Quoi ! Vous-même, baron ?

Le Baron.

Oui, moi-même ; que trouvez-vous donc là de si surprenant ? Je suis las de vivre seul au sein d' une maison, que ma fortune rend honnête ; mais où mon âge n' appelle plus les plaisirs, je m' ennuie de n' être entouré que de valets qui me volent ou de neveux qui traitent provisionnellement de ma succession avec des usuriers ; et puis, je ne sçais, je me sens un certain vuide dans l' ame ; enfin je veux me marier. J' épouserai quelque personne honnête qui m' aimera, qui en aura l' air au moins ; je tâcherai d' en avoir bien vite une couple d' enfans, dont l' éducation sera l' amusement, la consolation de mes vieux jours ; en formant leur coeur je jouirai du mien ; cela m' animera, m' occupera ; car il faut s' occuper : j' en ai plus besoin qu' un autre, et je ne conçois pas qu' un homme oisif puisse être vertueux.

Lisidor.

C' est un peu trop vous défier de vos forces, monsieur, et j' aurais cru qu' une ame aussi bien

placée que la vôtre pouvait regarder la liberté comme le premier bonheur de la vie.

Le Baron.

Elle le serait, sans doute, pour qui n'en abuserait pas. Mais le pouvons-nous au milieu des séductions qui nous environnent ? Les plaisirs honnêtes ennuient bien-tôt un homme qui peut se livrer à tous ; l'esprit s'y habitue, les sens s'émeussent, le cœur se blâse, le goût s'endort, et ce n'est plus alors que les excès qui le réveillent ; du moins je pense ainsi, et voilà ce qui me détermine.

Lisidor.

Je ne m'attendais point à ce nouveau concurrent.

Araminte.

Votre proposition me flatte en même tems qu'elle m'étonne ; songez-vous bien, baron, que Lucile est si jeune ? ...

Le Baron.

Vraiment, j'avais d'abord jetté les yeux sur vous. Je vous estime, je vous honore, et même, vû votre âge et d'autres considérations, peut-être nous conviendrions-nous beaucoup mieux ; mais vous vivez dans le monde, vous l'aimez, il faudrait y renoncer, et je m'apprécie ; je n'en vaudrais pas le sacrifice. C'est à la main de Lucile que j'aspire : elle a été élevée en province ; elle est jeune, assez naïve, il lui en coûtera moins pour se faire à ma façon de penser ; car je vous déclare que j'ai dessein de vivre dans mes terres.

Araminte.

Voilà une résolution bien sévère.

Le Baron.

Vous le croyez vous autres que le tourbillon du monde entraîne, vous ne concevez pas le plaisir qu'il y a de vivre loin du tumulte et chez soi : une maison simple et bien disposée, où l'agréable s'unit sans faste à l'utile, un ciel serein, un air pur, des alimens salubres, des vêtemens commodes, une société peu nombreuse, mais choisie, des plaisirs vrais que ne suit jamais le repentir, et qui servent à la santé loin de la détruire. C'est-là, c'est du sein de son château qu'un bon gentilhomme voit se fertiliser sous ses yeux la terre, qu'il a souvent aidé à défricher lui-même. Les arbres qu'il a plantés s'élèvent

sous sa vue et sa joie s' accroît avec eux.
Entouré de paysans qui le chérissent en pere, il les anime au travail le moins estimé, mais le plus noble ; il les encourage, il les récompense. Ces gens-là ne le louent pas, mais ils le bénissent, et cela vaut mieux. Il connaît ses prérogatives, il n' y déroge pas, mais il rougirait d' en abuser ; il sçait qu' il commande à des hommes, et c' est en les rendant heureux qu' il s' assure le droit de l' être lui-même.

Araminte.

Je ne puis m' y refuser, baron, il y a bien du vrai dans ce que vous dites. Quant à ma fille, j' en suis au désespoir ; mais les engagements que j' ai pris sont d' une nature à ne se pouvoir rompre,

p31

et si j' osais manquer aux égards que je dois au marquis, voici monsieur qui depuis longtems se propose.

Le Baron.

Quoi ! Lisidor aussi prétend à Lucile ?

Lisidor.

Je l' ai vûe, c' est une excuse pour l' aimer, un titre pour lui vouloir plaire. S' il m' eût été possible de vous prévenir sur mes sentimens...

Le Baron.

Il me suffit. Vous sçavez ce que je pense de vous, et je ne veux pas qu' il soit dit que j' aie jamais fait obstacle au bonheur d' un galant homme.

Araminte.

Sans doute, vous nous demeurez ? On pourra s' amuser ; j' ai du monde.

Le Baron.

Raison de plus pour que je vous quitte.

Araminte.

Au moins revenez souper ; j' ai quelques projets à vous communiquer à mon tour.

Le Baron.

J' ai, de ma part, aussi bien des choses à vous dire. Je reviendrai ; mais à condition que nous ne serons pas plus de huit à table, et que les valets sortiront dès qu' ils auront servi.

Araminte.

On fera tout ce qui pourra vous plaire.

Le Baron.

En ce cas, à ce soir. à *Lisidor*. vous m' intéressez,

p32

tenez ferme ; et s' il en est besoin, je vous promets mon secours. Au revoir, ma charmante Araminte. *il sort.*

Araminte.

Quoique le baron se plaise à paraître extraordinaire, on ne peut lui refuser un fonds de bon sens et de probité.

Lisidor.

Il serait à souhaiter que tous les hommes lui ressemblassent.

SCENE 6

Damon, Araminte, Lisidor.

Araminte.

Vous voilà, Monsieur Damon ? Que font nos dames ?

Damon.

Elles vont se rendre ici ; et, si cela peut vous plaire, madame, je n' attendrai plus que vos ordres et leur présence pour commencer la lecture de ma tragédie. Vous m' avez paru la desirer.

Araminte.

Oui, j' en serai charmée : cela vient à miracle ; je reste chez moi ; et, tenez, voilà monsieur *en montrant Lisidor*, qui pourra vous donner d' excellens avis : c' est un connaisseur.

Damon.

Je n' en doute pas... cependant, pour des

p33

avis, je les écouterai, sans doute... mais...

ma piece est finie, madame ; et je crois avoir à peu près tout prévu ; ainsi il ne reste plus...

Lisidor, *en souriant* .

Que des éloges à en faire.

Damon.

Je l' espere au moins : le choix du sujet a généralement paru très-heureux ; les situations frappantes, les incidens bien ménagés... pour la versification, c' est un médiocre avantage, j' en conviens : mais encore en est-ce un ; et parmi les auteurs naissans, je n' en apperçois pas qui s' avise de me le disputer.

Araminte.

Pour moi, j' ai la plus haute idée de votre ouvrage.

Votre mérite a déjà percé.

Damon.

Il est vrai, madame ; *j' avais à peine mes dix-neuf ans que je faisais déjà parler mon coeur .*

Araminte.

Il faudra me faire avertir : quoique j' aie renoncé aux tragédies, je violerai pour vous mon serment... nous aurons des loges.

Damon.

N' en doutez pas : j' ai toujours compté sur votre bienveillance ; et, en vérité, pour nous soutenir dans la carrière des arts, nous avons besoin que les personnes de votre rang daignent semer quelques roses sur les épines dont elle est remplie.

Araminte, *à Lisidor .*

Comme il parle ! *à Damon.* vous pouvez

p34

compter sur moi ; j' y menerai vingt femmes. Je vous le répète, j' en augure beaucoup. Je juge de votre tragédie par la jolie chanson que vous m' avez adressée le jour de ma fête... je veux vous la montrer, Lisidor : vous en serez séduit ; elle est toute ame.

SCENE 7

Lisette, Lisidor, Lucile, Damon,
Cidalise, Araminte, Ismene,
l' abbé.

les portes s' ouvrent ; les deux femmes entrent d' abord. Ismene s' appuie sur le bras de l' abbé. Lisidor va au-devant de Lucile qui suit avec Lisette.

Araminte, *allant au-devant .*

Eh ! Venez donc, mes charmantes...

vous sçavez notre aventure ?

Cidalise.

Lisette nous l' a racontée.

Ismene.

Cela est incroyable ; cette petite Céliante a la fureur de se montrer partout.

Araminte.

Il s' agit bien de cela vraiment ! C' est le baron ;

p35

il sort d' ici : il est venu tout exprès pour me demander Lucile.

Cidalise.

La bonne folie ! Mais c' était sur toi que nous avons toutes cru qu' il avait des vues.

Araminte.

Je le soupçonnais sans m' en occuper.

Ismene, à *Lucile* .

Je vous en fais mon compliment, mademoiselle ; le nombre de vos amans s' augmente avec vos charmes. On dirait que tous les aspirans se sont donné rendez-vous aujourd' hui. Le baron vient de sortir, Monsieur Lisidor est ici, et le marquis ne peut tarder d' y paraître.

Araminte, à *Ismene* .

Ah ! J' espere être bien-tôt délivrée de toutes ces tracasseries. *les domestiques préparent des sièges.* voulons-nous nous asseoir ? Monsieur Damon nous doit gratifier d' une lecture.

Ismene, à *l' abbé* .

Ah ! Ciel ! Soupçonnez-vous ce que ce peut être ? L' Abbé.

Je m' en doute. Quelque tragédie de sa façon.

Ismene, à *part* .

Je suis déjà morte. *haut.* monsieur, nous la lirez-vous toute entiere ?

Damon.

Mais... comme il vous plaira, mesdames.

p36

Ismene.

C' est qu' une tragédie, je crois, est bien longue ; cela pourrait vous fatiguer.

Damon.

Oh ! Point du tout, mesdames : on oublie aisément ses peines quand on réussit à vous amuser.

Je vais commencer... *on s' assied.*

Araminte, à *Ismene* .

Vous n' avez donc rien gagné sur notre cher abbé ?

Ismene.

Je le vais boudier pour la vie ; il est d' une maussaderie insoutenable.

L' Abbé.

Mais... c' est vous, mesdames, qui êtes de la dernière barbarie. Est-ce jamais après le dîner que l' on chante ? J' ai la poitrine si cruellement fatiguée ! ... à peine puis-je parler... *il tousse.* vous voyez... j' ai passé la moitié de la nuit chez une jeune duchesse où l' on m' a fait impitoyablement chanter un acte de l' opéra

et six romances... il y a des gens qu' on
n' ose refuser.
Araminte.
C' est-à-dire que vous nous rangez dans la classe
de ceux que l' on peut refuser sans crainte.
L' Abbé.
Point du tout ; mais, au défaut de la harpe,
au moins, pour chanter, faudrait-il une guitare.
Lisette sort.

p37

Cidalise.
C' est malice toute pure : les gens de son état
sont accoutumés qu' on les cajole.
Ismene.
Ce sont de petits mortels assez heureux.
Damon.
Le sujet de ma tragédie...
L' Abbé.
Il est vrai que l' on nous accueille. Sans devenir
la terreur des maris, nous faisons quelquefois
l' amusement des dames.
Ismene.
Ce n' est point en ce moment ; ou votre complaisance...
Lisidor.
Ne vous fatiguez pas, mesdames ; je connais
monsieur l' abbé : il ne chantera point ; vous l' en
priez trop.
Araminte.
J' entens quelqu' un ; serait-ce déjà le marquis ?

p38

SCENE 8

Lisette, Lisidor, Lucile, Damon,
Cidalise, le médecin,
Araminte, Ismene, l' abbé.
Lisette.
C' est votre médecin, madame.
Araminte.
Qu' il entre ; j' en suis ravie ; qu' il entre.
Venez ; je vous sçais bon gré de ne pas
m' abandonner. Ismene, je vous demande votre
confiance pour monsieur... un fauteuil, Lisette...
ce cher docteur, c' est qu' il est bien moins mon

médecin que mon ami. C' est par attachement
qu' il me traite, et dans ma dernière migraine,
il ne m' a pas quittée d' une minute.

Le Médecin.

Que voulez-vous ? Quoique vous nous fassiez
mourir, il faut bien songer à vous faire vivre...
toutes vos santés, mesdames, me paraissent
assez belles ?

Araminte.

Oh ! Point du tout.

Damon, à *part* .

Me voilà perdu.

p39

L' Abbé, à *Ismene* .

Vous croyez aux médecins, madame ?

Ismene.

Comme aux abbés.

L' Abbé.

Toujours méchante.

Le Médecin.

Comment donc ! Quelles sont ces indociles
maladies que notre sagacité ne peut réduire ! Oh !

Nous en viendrons à bout, madame... voyons...
justement... l' estomach délabré... et l' appétit ?

Araminte.

Est-ce qu' on mange ?

Le Médecin.

Crachez-vous ?

Araminte.

Je crois qu' oui.

Le Médecin.

Tant mieux. Poursuivons... nous avons
des nuages devant les yeux, des disparates dans
la tête ?

Araminte.

Précisément.

Le Médecin.

Je l' aurais gagé... allons, allons : il faut
prendre un parti sérieux : il faut du régime, se
mettre à l' eau de poulet. Je vous jure qu' avec des
bols de savon nous parviendrons à atténuer ces
humeurs errantes.

p40

Lisidor.

Des bols de savon !

Le Médecin.

Oui, monsieur : c' est un spécifique divin que, depuis deux ans, je réussis à mettre à la mode. Les anciennes drogues dont nos ancêtres faisaient usage, pouvaient convenir à leurs santés robustes et grossières : mais aujourd' hui tout doit être soumis aux loix de notre délicatesse et de nos graces. Voudriez-vous, par exemple, que je déchirasse l' estomach d' une jolie malade avec du miel aérien, qui ne purge que par indigestion ?

L' Abbé.

Oserais-je vous demander, monsieur, ce que c' est que du miel aérien ?

Le Médecin.

C' est de la manne, monsieur l' abbé ; c' est de la manne. Non-seulement nous avons renoncé aux drogues antiques : mais nous avons encore changé leurs dénominations vulgaires.

Araminte.

Il est charmant.

Damon, *à part* .

Oh ! Des gens aussi superficiels ne sentiront jamais les beautés mâles de ma tragédie.

Le Médecin, *à Ismene* .

Et vous, madame, pour lier connaissance, n' avez-vous pas quelque confiance à me faire ?

Ismene.

Mais vraiment oui.

p41

L' Abbé.

Vous allez aussi consulter ?

Ismene.

Sans doute ; ne me connaissez-vous pas de la langueur, des tiraillemens ?

L' Abbé, *à part* .

Je n' y tiens plus.

l' abbé se leve, se promene, ouvre des livres de musique, prend une guittare.

Le Médecin.

Doucement, s' il vous plaît, madame ; doucement.

De la pesanteur, dites-vous ; des dégoûts...

m' y voici... quelques éblouissemens... des

impatiences de fibres... vapeurs que tout cela,

vapeurs... le fluide nerveux que la chaleur

électrise... des nerfs qui se crispent... une

sorte de spasme... vous portez sur vous des eaux

de Cologne, de fleurs d' orange ?

Ismene.

Toujours.

Le Médecin.

C' est bon. Il faut conserver cet usage là. J' irai demain matin vous faire ma cour ; je serai bien aise de vous voir un peu assiduellement, afin de mieux étudier les causes de votre état.

Lisidor, à *Lucile* .

Le ridicule personnage !

Cidalise.

Plus je l' écoute, plus il m' enchante.

p42

Damon, *en se levant* .

Comme les momens s' écoulent ! Si vous vouliez permettre, mesdames...

Araminte.

Ah ! De grace, Monsieur Damon, quartier.

Laissez-nous jouir du cher docteur.

Damon, à *part* .

J' enrage : où me suis-je fourré ?

Le Médecin.

Et vous, belle Cidalise ?

Cidalise.

Je ne suis gueres mieux.

Le Médecin.

Je le crois. C' est contre mon avis que vous avez fait éventer la veine. Mais voilà comme vous êtes, mesdames : depuis que votre petit chirurgien s' est donné le renom d' un joli saigneur, il vous fait tourner la cervelle... je devrais, pour vous punir, vous abandonner à sa lancette inhumaine, vous laisser épuiser jusqu' au blanc : mais vous êtes si interressante ! Voyons ce poulx ; il est fréquent, mais égal : l' appétit, je parie, modeste, mais franc ; et le sommeil rare, mais doré. Je ne vous conseille pourtant pas de vous tranquiliser sur ce prétendu bien-être : il faut du régime, de l' exercice et de la petite diette... à vous, mon aimable demoiselle.

Lucile.

Oh ! Monsieur, je me porte très-bien.

Le Médecin.

Je n' en crois pas un mot.

p43

Lucile.

Mais j' en suis bien sûre, moi.

Araminte.

Eh ! Bien ! N' allez-vous pas faire ici la ridicule,
quand monsieur le docteur a pour vous des
complaisances ?

Le Médecin.

Il suffit : ne chagrinons point ce cher enfant ;
ne contrainsons personne. La vivacité de ses yeux
cependant me fait soupçonner dans son sang une
sorte d' effervescence dont je croirais prudent de
prévenir les effets par de petits calmans, par
quelque préparation d' aconit ou de ciguë, que nous
lui proposerons dans une crème aux pistaches.

Lisidor.

En vérité, monsieur, j' ai cru jusqu' à ce moment
qu' un habile médecin ne devait consacrer
ses lumières qu' à soulager, ou du moins consoler
la faible humanité : mais vos sçavans discours ne
tendent qu' à l' épouvanter. De grace, laissez-nous
attendre les maux : nous n' aurons que trop tôt
recours aux remèdes.

Le Médecin.

Voilà précisément ce que pense un peuple de
médecins qui ne songent qu' à guérir. Mais moi,
monsieur, mais moi, j' étudie le caractère, la
tournure d' esprit de mes malades ; je prévois les
accidens, et j' aime mieux préparer, et même,
dans l' occasion, prolonger une maladie, que de
trancher dans le vif, et vous rendre en huit jours
une santé grossière dont on ne jouit dans le monde
que pour en abuser.

p44

Lisidor.

Voilà certainement une étrange politique !

L' Abbé, *préludant* .

La, la, la, la, la.

Cidalise.

Chut, taisons-nous.

Damon, *lisant* .

Tant mieux... scène première...

Hidaspe.

Du centre des déserts de l' inculte Arménie.

Cidalise, *l' interrompant* .

Paix donc : l' abbé ne se doute pas qu' on l' écoute.

L' Abbé.

Air : noté à la fin.

serait-il vrai, jeune bergère,

que mes soins n' ont pu vous charmer ?

que d' efforts il faut pour vous plaire !

il n' en faut pas pour vous aimer.

Le Médecin.

Voilà du délicieux.

Araminte.
Personne ne chante mieux que lui.
Lisidor.
Surtout quand on ne l' en prie pas.
L' Abbé.
Comment ! Est-ce que j' ai chanté ?
Ismene.
Oui, par distraction, ou par contradiction

p45

plutôt. Mais on vous le pardonne ; la bizarrerie
est l' appanage du talent.

L' Abbé.
*quand j' osai découvrir ma flamme,
j' attendais un sort plus heureux.
tout le feu qui brûle mon ame
ne peut-il qu' animer vos yeux ?
amour, dans ses bras tu reposes ;
de son teint tu peins la blancheur.
je t' ai vu sur son sein de roses ;
je te cherche encor dans son coeur.*

Ismene.
L' air est charmant.
Le Médecin.
Expressif.
L' Abbé.
Le trouvez-vous ? Ce n' est en vérité que l' ouvrage
d' une matinée.
Araminte.
Il est de vous ?
L' Abbé.
Oui, mesdames.
Damon.
Les paroles...
L' Abbé.
Eh ! Bien, la, sincèrement, qu' en pensez-vous ?

p46

Damon.
Ma foi, je les trouve assez médiocres.
Tout le monde, monsieur, n' est pas de votre
avis ; et quand je les ai composées...
Araminte.
Comment ! Elles sont aussi de vous ? Mais il
est universel, notre cher abbé.
L' Abbé.
Monsieur n' a pas daigné saisir l' union intime,

le tour de chant, la phrase musicale... je vais recommencer.

Le Médecin, *se levant* .

Je suis pénétré de ne pouvoir vous entendre.

Araminte.

Vous nous demeurez à souper ?

Le Médecin.

Est-ce que cela m' est possible ? Je cours au marais ; les insomnies y sont fort à la mode : de-là au fauxbourg saint Germain, où regnent les petites fièvres. J' ai vingt santés à consulter. En vérité, quand je songe à toutes mes courses, le sort de mes chevaux me fait pitié. J' ai condamné la vieille Orphise.

Araminte.

Décidément ?

Le Médecin.

Oui ; cela est fini. Elle s' est entêtée d' un certain empyrique... je vous conterai quelque jour son aventure. Adieu, mesdames. *à Araminte.* du régime, je vous en prie. *à Ismene.*

p47

je serai demain à vos pieds. *à Cidalise.* de grace, congédiez-moi votre petit chirurgien. *à Lucile.* bon jour, ma belle poulette. *aux hommes.* messieurs, je vous salue. *il sort.*

SCENE 9

Lisidor, Lucile, Damon,
Cidalise, Araminte, Ismene,
l' abbé.

Damon.

Je puis espérer qu' à présent.

Araminte.

Oui, cela est trop juste. Commencez, Monsieur Damon.

L' Abbé, *à part* .

On ne s' occupe plus de nous, sortons. *haut.*
mesdames, vous m' excuserez.

Ismene.

Comment !

L' Abbé.

Je n' ai pas l' honneur de me connaître en tragédies.
D' ailleurs, mon suffrage importe peu à monsieur. Nos goûts différent ; les paroles que

j' ai chantées lui ont déplu.

Araminte.

Liberté toute entière, mon cher abbé : mais si vous vouliez être tout-à-fait charmant, vous auriez la complaisance d' accompagner ma fille à son clavecin. Je ne la crois pas curieuse des grands poèmes. Le baron qui ne peut tarder à revenir, serait charmé de vous entendre, et Lucile apprendrait de vous quelque jolie romance.

l' abbé salue Araminte, baise la main d' Ismene, et présente la sienne à Lucile après avoir dit :

L' Abbé.

Il suffit que cela vous plaise, madame : il n' est rien que je ne vous sacrifie. Je vous suis, mademoiselle.

Lisidor, à *Lucile* .

Que ne puis-je vous accompagner ? *Lucile sort avec l' abbé ; Lisette les suit.*

p49

SCENE 10

Lisidor, Damon, Cidalise,
Araminte, Ismene, *ensuite* Lisette.

Ismene.

Eh ! Bien, ai-je tort de protéger l' abbé ?

Est-il rempli de complaisance ?

Araminte.

J' aimerais bien qu' il en manquât chez moi !

Ah ! çà, rien ne nous occupe. à vous, Monsieur Damon.

Damon, *prenant la main de Lisidor qui est distrait* .

Suivez-moi, monsieur, s' il vous plaît ; le titre de ma tragédie est Cyrus, fils de Cambise.

Vous sçavez, mesdames, que le tyran Astyages...

Ismene.

Mais puisque monsieur veut nous lire, ma toute bonne, si nous demandions des cartes ?

Damon.

Comment !

Araminte.

N' est-ce pas à vous à commander chez moi ?

Lisette, allons vite, une table. *Lisette arrive, et fait apporter une table.*

Ismene.

Lisidor, je crois, n' est pas joueur. Il écouterà

p50

mieux, et nous ferons un tri, nous autres, pendant que Monsieur Damon lira sa tragédie.

Damon, *à part* .

Ah ciel ! Je n' en puis revenir. *on dispose la table.*

Cidalise.

C' est on ne peut mieux imaginé. Tu sçais, ma chere, que je ne puis vivre un moment dans l' inaction.

Lisette.

Voilà tout préparé.

Damon.

Quoi ! Mesdames, est-ce bien sérieusement ?

Ismene.

Oui... vous allez voir... cela ne dérange rien : au contraire. Tirons d' abord les places. Bon. Araminte, Cidalise, et moi... vous, allez vous mettre ici... *elle dispose une chaise qu' elle place au coin de la table qui doit être au côté gauche du théâtre.* oui, là. Vous nous tournerez le dos, afin d' être moins distrait.

Lisidor, *à part* .

Voilà des auditeurs bien attentifs !

Damon, *à part* .

Non, je ne sçais où j' en suis. Pauvres talens, comme on vous humilie ! Oh ! Qu' il est cruel d' avoir besoin de certaines gens ! N' importe... *il remet son cahier dans sa poche.*

adieu, mesdames, c' est moi qui craindrais de vous distraire de vos grandes occupations... j' en aurais du regret... et... je suis votre serviteur. *il sort.*

p51

SCENE 11

Lisidor, Ismene, Araminte,

Cidalise, *jouant* .

Cidalise.

Je crois tout de bon qu' il s' en va.

Araminte.

J' en suis extasiée. Mais que dites-vous donc de ce petit auteur ?

Ismene.

Qu' il est impertinent. Ne faut-il pas tout quitter pour écouter la tragédie de monsieur ?

Cidalise.

Je la crois détestable.

Araminte.

Cela ressemble à tout, o n' a pas le sens commun.

Lisidor.

Le trouvez-vous bien récompensé des soins qu' il prend pour vous plaire, et de la jolie chanson qu' il vous a jadis adressée ?

Araminte.

Comment ! Vous approuvez sa conduite ?

Lisidor.

Oh ! Point du tout, madame ; je suis chez vous, je pense qu' il a tort.

p52

Araminte.

Allons, venez me conseiller... le coeur n' est-il pas la surfavorite ?

SCENE 12

Ismene, Araminte, Cidalise,
jouant ; Lisidor, tantôt derriere le fauteuil d' Araminte, tantôt se promenant ; le marquis, qui se place à la droite d' Ismene... la table est à la gauche du théâtre .

Le Marquis, *dans la coulisse .*

Oui, oui ; j' arrangerai tout cela. Je verrai, j' irai, je parlerai.

Cidalise.

C' est le marquis.

Ismene.

C' est lui-même.

Lisidor.

Je vais donc voir ce dangereux rival. *le marquis entre.*

Cidalise.

L' étourdi ! Pourquoi venir si tard ? Voilà notre partie arrangée. Nous aurions fait un réversis.

Le Marquis.

Ma foi, mesdames, on arrive quand on peut.

Il est pourtant réel que, pour tarder moins, je

p53

n' ai pas dormi quatre heures. Aussi, suis-je anéanti... à *Lisidor.* monsieur, je vous salue.
Mais vous êtes bien seules, mesdames. Oh ! Voilà

qui est décidé : je termine dès demain ma satire
contre les bals. En honneur c' est un attentat contre
la vie des citoyens.

Araminte.

Pourquoi les suivre tous ? Pourquoi déranger
sa santé ?

Le Marquis.

Comment voulez-vous qu' on fasse ? Faut-il se
résoudre à passer pour un anachorete, un ridicule,
un sage ? Vraiment la santé se délabre ; il
y a près de dix ans que je ne puis accoutumer la
mienne à se soumettre à mes fantaisies. Mais,
après tout, si on avait une santé, pourrait-on
soutenir une campagne, vivre à la cour, s' amuser
à Paris ?

Ismene.

Il a raison... allons, voyons pourtant ; ce
sera en pique, le roi de trefle.

Le Marquis.

à propos, dites-moi donc ; je viens de rencontrer
le bel esprit Damon : il m' a paru d' une humeur
sanglante. J' ai d' honneur cru que c' était à moi
qu' il en voulait.

Cidalise.

Il venait nous lire toute une tragédie... la
préférence.

Le Marquis.

Ah ! Ciel !

p54

Araminte.

Je te la cède. J' avais pourtant un assez joli
médiateur de ce côté.

Lisidor.

Il étoit sûr.

Ismene.

De grace, point de conseils. *pendant ce tems
le marquis regarde le jeu d' Ismene, et lui
présente du tabac.*

Araminte.

Ne crains rien ; je suis d' un guignon décidé...
le roi de carreau... pour revenir au petit
Damon, il s' est avisé de prendre de l' humeur, je
ne me souviens plus sur quoi, et tout en grondant
il nous a débarrassées de sa personne et de
son ouvrage.

Le Marquis.

Ah ! Je respire. Le dénouement n' est pas
malheureux. Est-ce qu' on fait de ces especes-là sa
société ? Il est des gens de lettres d' un vrai
mérite avec qui l' on se fait honneur d' être lié :

mais pour ceux-ci, on les reçoit quelquefois le matin, pour leur commander une chanson, ou bavarder pendant que l' on s' habille. Ou, le soir, oui le soir, on en rassemble une couple : on les excite, on les irrite l' un contre l' autre ; alors ils s' attaquent, ils s' accablent d' épigrammes, s' injurient, se déchirent : cela est plaisant, divin. Tenez, cela ressemble assez aux combats de coqs que l' on donne à Londres ou sur nos navires. C' est un cadeau dont je veux vous régaler. Il est vrai

p55

qu' il en résulte le petit désagrément de les saluer le lendemain en public, mais on a ri et cela console.

Araminte.

Il est affreux de ne pouvoir jouer une seule fois.

Lisidor.

Madame, à la vérité, n' est pas heureuse.

Le Marquis.

Aussi vous ne risquez jamais rien. Il faut sçavoir brusquer la fortune. Mais vous me ressemblez : vous êtes trop prudente. Ce matin, cependant, j' ai pensé avoir ce qui s' appelle une affaire.

Araminte.

Toujours des aventures. Et quelle est celle-ci... ?

Je passe.

Le Marquis.

Vous connaissez mon cocher, sa témérité, sa fierté, son bouquet, ses moustaches : c' est un coquin...

je l' aime à la folie. Je veux pourtant le gronder.

Ce maraud-là me fera quelque jour une scene.

Il s' est avisé de couper un triste berlingot, dans

le fond duquel s' enterrait je ne sçais quel

personnage. Mon homme s' est fâché, a baissé sa

glace, a prétendu que je devais connaître sa livrée,

ses armes. Ma foi, moi, je ne connais gueres que

celles du roi et les miennes. Je descends de ma

voiture ; il m' imite ; on s' échauffe, les valets

se battent, le peuple accourt, et mon hibou tout

essoufflé, tout murmurant, est remonté dans sa

cage en m' annonçant qu' il s' allait plaindre...

p56

Lisidor.

Mais cette affaire, monsieur, pourrait devenir sérieuse : il serait de la prudence de prévenir...

Le Marquis.

Oh ! Parbleu, qu' il se plaigne. Vous verrez qu' on ne pourra plus courir Paris sans avoir le blason dans sa poche.

Lisidor, *à part* .

Je sçais à présent à quoi m' en tenir sur le compte de mon rival.

Le Marquis.

Que vois je ? Ce cher métier est encore monté ! Ce fauteuil n' est point fini ? Mais à quoi tuez-vous donc le tems ? Oh ! Cela prouve bien qu' il y a longtems que je ne vous ai donné de bons exemples, que je n' ai mis la main à l' ouvrage.

Ismene.

Oh ! Oui ; il vous sied bien de parler d' ouvrage ! Vous êtes cause que ma petite robe n' est point montée. Vous vous donnez les airs de m' emporter un rang de falbala, sous prétexte d' y travailler.

Le Marquis.

Aussi ais-je : mais peu vous importe, pourvû que vous grondiez, et que vous fassiez aux gens une petite moue, que vous sçavez bien qui vous rend plus charmante encore... tenez, vous ne ménagez point vos amis ; c' est votre défaut, Ismene ; eh ! Bien, je vous jure que je n' ai que

p57

votre falbala dans la tête, que je m' en occupe sérieusement.

Lisidor, *à part* .

La belle occupation !

Le Marquis.

Hercule filait pour Omphale. Vous surpassez la maitresse en beauté, je ne me pique pas d' avoir toute la célébrité de l' amant : mais au moins suis-je jaloux de l' égaler en complaisance comme en courage. Si je vous prouvais que je n' ai cessé ce matin de travailler à votre ouvrage en raisonnant avec mon avocat ; que je le porte toujours sur moi...

Ismene.

Bonne plaisanterie ! ... donnez moi Spadille.

Le Marquis.

Parbleu ! Votre petite incrédulité mérite d' être confondue. Tenez, tenez. *il tire différentes choses de sa poche, enfin un sac à ouvrage.* non, ce n' est pas cela ; ce sont les jarretieres de Lise, les noeuds de Chloé... ah ! Bon, voici votre affaire.

Ismene.

Que vois-je ? Avec le sac ! Il est charmant. *aux femmes*. vous permettez ? Comment ! Un étui, des ciseaux, des aiguilles !

Le Marquis.

Oh ! Rien ne me manque.

Cidalise, *jettant son jeu* .

Cela est rebutant. En vérité, monsieur le marquis, vous êtes très-aimable : mais vous pourriez

p58

attendre la fin de la partie ; on ne peut s' occuper de son jeu, et vous écouter.

Le Marquis.

Bon ! De l' humeur ! Allons, la paix, on se taira.

Je vais, pendant que vous finirez, m' amuser à cette tapisserie. Mais, diable ! Dussiez-vous m' en vouloir encore, j' oublois précisément ce que je suis venu tout exprès pour vous dire. *il enfile une aiguille*. c' est une chose assez particuliere.

Araminte.

Comment donc ? ... c' est à vous à parler, Cidalise.

Le Marquis.

Vous connaissez bien le comte d' Orvigni ?

Cidalise.

Oui vraiment... nous en sommes aux tours doubles.

Lisidor.

Quoi ! Cet ancien militaire, cet homme respectable ?

Le Marquis.

Justement... eh ! Bien : il est mort.

Ismene.

Cela est incroyable... je demande...

Le Marquis.

Il s' est avisé d' expirer subitement, hier au soir.

Araminte.

Vous me désolez... voilà mon roi, deux fiches.

Le Marquis.

Cela dérange beaucoup le souper qu' il devait nous donner.

p59

Lisidor.

Il était votre intime ami, madame.

Araminte.

Vraiment oui : vous m' en voyez pénétrée... c' est

à vous à parler, Cidalise.

Le Marquis.

Il n' a pas eu le tems de mettre le moindre ordre dans ses affaires.

Araminte.

Je le jouerai sans prendre... cela est cruel, marquis... le coup est assez beau... sa pauvre veuve... c' est en coeur, mesdames.

Ismene.

En favorite ! Nous voilà ruinées... mais que ne fait-elle des démarches ?

Araminte.

Sans doute... spadille... mon cher comte... manille... il m' a rendu de très-grands services... valet, dame et roi de coeur.

Le Marquis.

Nous lui avons conseillé de prendre un parti dans cette affaire.

Ismene.

C' est tout simple... doucement, j' ai baste et encore une main.

Araminte.

Il laisse de petits enfans... j' aurais gagé pour la volte... marquis, vous m' avez serré le coeur... il me revient encore deux fiches.

p60

SCENE 13

Ismene, Araminte, Cidalise,

Lisidor, le marquis, Lisette.

Lisette *accourant* .

Ah ! Madame, votre serin vient de s' échapper.

Araminte.

Mon serin privé ? Juste ciel ! Eh ! Vîte, suivez-moi, Lisette. *elle sort avec Lisette.*

Ismene.

Comment ! Elle nous quitte ? ... mais cela est unique ! En vérité, ma bonne, notre chere Araminte est d' un ridicule rare, avec sa passion pour les animaux.

Lisidor.

On ne peut douter que cet oiseau ne lui soit cher, puisqu' elle lui sacrifie les suites d' une partie dont la mort d' un de ses amis n' a pu la distraire.

Le Marquis.

Oh ! Vous ne la connaissez pas. Si vous l' aviez

p61

vûe, comme moi, à table ; entourée de chats, de chiens, de singes, de catacouas, elle les baise, les fait impitoyablement baiser à la ronde, partage avec eux son assiette... c' est un charme. Mais aussi est-ce un petit plaisir dont elle ne régale que ses plus intimes amis.

Lisidor.

Il est heureux pour vous, monsieur, d' être de ce nombre. *à part.* j' en ai bien assez vu.

Quittons ce cercle d' étourdis, et ne songeons qu' à ménager la bonne volonté du baron, et le coeur de Lucile. *il fait une révérence qu' on lui rend, et sort.*

Cidalise.

Ce petit robin ne te semble-t-il pas un ennuyeux personnage ?

Ismene.

Passablement.

Le Marquis *se leve, et va à la table .*

On m' a dit qu' il se donnait les airs d' être mon rival : par exemple, voilà de ces choses auxquelles je ne sçaurais m' accoûtumer.

Ismene.

Prétends-tu t' enterrer ici jusqu' au souper ? Si nous faisons un tour de boulevard.

p62

Cidalise.

Cela n' est gueres décent que la nuit ; on court les parades, les spectacles.

Le Marquis *ayant pris la place d' Araminte .*

Oui, les Fantoccini... oh ! Ils sont divins, étonnans : moi, en honneur, c' est le seul spectacle qui m' amuse.

Ismene.

Ah ! çà, nous voilà seuls. De bonne foi, marquis, comment conduisez-vous la grande comtesse ?

Le Marquis.

Quoi ! Vous n' êtes point au fait ! ... je l' ai quittée.

Cidalise.

Sérieusement ?

Le Marquis.

Pouvais-je y tenir ? C' est la plus exigeante de toutes les prudes : il faudrait toujours être là, ne la pas quitter d' une minute. Ah ! Parbleu, je me suis ménagé avec elle la rupture la plus signalée. Vous n' imagineriez jamais quelle était sa folie...

le mariage.

p63

Cidalise.

Vous badinez.

Le Marquis.

Non, madame a la manie d' être épousée.

Ismene.

Mais elle est femme de qualité, d' un âge très-convenable ; et il faut que vous aimiez bien éperduement votre petite bourgeoise de Lucile pour la préférer.

Le Marquis.

Moi de l' amour, des passions ! Ah ! Parbleu vous ne me connaissez gueres. Prenez garde que Lucile est toute charmante, un vrai bijou ; oui, c' est précisément ce qu' il me faut : point d' esprit, peu de figure ; cela ne marquera point trop dans le monde, et ses soixante mille livres de rente... ah ! Ma chere Ismene, quelle petite maison brillante ! Que de chevaux, de chiens, de valets ! Laissez, laissez faire. Oh ! Je sçais bien ce qu' il me faut.

Cidalise.

Vous n' y pensez pas vous-même, si c' est l' intérêt qui vous conduit.

p64

Le Marquis.

Non pas absolument, vous imaginez bien que je ne calcule guere, moi : mais, en vérité, la vie que je mene m' accable ; la multiplicité des aventures m' excède. Sçavez-vous, mesdames, qu' il faudrait être de fer pour résister aux fatigues de vous faire sa cour ? Toujours des assiduités, des soins, des rendez-vous, c' est à ne pas finir. Du moins, quand on est marié, on se tranquillise, on demeure chez soi, on y reçoit ses amis dans sa robe de chambre, on s' y fait soigner par sa femme.

Cidalise.

C' est une raison de plus pour retourner à la comtesse ; elle est d' un âge convenable, et sans vous mésallier, vous jouiriez alors d' une fortune qui surpasse de beaucoup celle de Lucile.

Le Marquis.

Vous plaisantez : oh ! Je ne me suis brouillé

qu' après avoir pris là-dessus les informations les plus exactes.

Ismene.

C' est vous même qui, je crois, êtes le seul dans Paris à ignorer que, depuis votre rupture, elle est devenue l' unique héritière de son oncle le commandeur.

p65

Cidalise.

Et qu' elle joint à présent à la réputation de jolie femme celle de femme très-opulente. Aussi le petit chevalier lui fait-il assiduellement sa cour.

Le Marquis.

écoutez donc, mesdames, un moment : ceci mérite toute mon attention. Le petit chevalier me voudrait ravir la comtesse ! Oh ! Nous allons voir. Ce que vous m' apprenez change beaucoup mes vues ; et tout bonnement, je serais tenté de rendre Lucile à son robin. Moi, j' aime à faire des heureux.

Ismene.

Cela serait peut-être aussi généreux que sage.

Le Marquis.

La comtesse me sacrifie à l' instant qu' elle hérite ! Oh ! Parbleu, je lui apprendrai à mieux choisir ses momens. Allons, allons, j' y vais mettre ordre, et vous prouver que je sçais soutenir mes droits. Comme vous dites, la comtesse est jolie femme ; elle mérite toutes sortes d' égards. Allons, il est de bonne heure, mon équipage m' attend, je vole chez elle. Tâchez d' arranger tout cela avec Araminte. Elle est minutieuse, elle boudera. Ces bourgeoises se formalisent de la plus petite chose : voyez, calmez-la.

p66

Lisidor est un galant homme ; je ne serai même pas fâché qu' il m' ait quelque obligation. Pardon, mille fois pardon, si je vous quitte. J' en suis honteux, désespéré. Mais vous n' ignorez pas que je suis le premier à plaindre, puisque je vous laisse en partant et tous mes regrets et mon coeur.

Cidalise.

En effet, on appelle cela sçavoir prendre son parti.

SCENE 14

Araminte, Cidalise, Ismene,
le baron Lisette et Lisidor *arrivent un instant
après* .

Araminte.

J' ai retrouvé mon serin ; je vous ai quittées
bien brusquement, j' en conviens : mais vous
connaissez ma sensibilité.

Ismene.

Aussi ne songeons-nous qu' à te féliciter.

Araminte.

Bon ! Les malheurs se succèdent : Lisidor et le
baron me suivent. Je suis persécutée de tous

p67

les côtés... mais où donc est le marquis ?

Ismene.

Tu ne le croirais pas ? Il est allé reprendre
les fers de sa belle comtesse, qui vient d' hériter.

Araminte.

Comment ?

Cidalise.

Nous t' expliquerons cela plus en détail : mais
dans ce moment-ci, ce que tu as de mieux à
faire est de pourvoir ta fille, et de ne plus
penser au plus étourdi et au plus inconséquent de
tous les hommes.

SCENE 15

p68

Le baron, Lisidor, Araminte, Cidalise, Ismene.

Le Baron.

Oh ! ça, ma chere Araminte ; voici le moment
décisif. Je viens vous demander Lucile
pour Monsieur Lisidor. Elle l' aime, il le
mérite ; et je vous déclare que je me brouille à
jamais...

Araminte.

Vous arrivez très à propos, monsieur ; j' avais
à vous dire qu' il ne tient plus qu' à vous d' être
mon gendre.

Lisidor.

Qu' entens-je ? Quel bonheur !
Le Baron.
Et votre marquis... ?
De grace, mon cher baron, ne m' obligez
point à rougir à vos yeux de ma ridicule prévention
en sa faveur. Il m' a rendu service en

p69

m' apprenant ce que je devais penser de tous les
gens de son espece. Soyez heureux, Lisidor.
Vous, mes bonnes amies, obligez-moi, de ne
parler jamais de cette aventure. Vous, baron,
après le souper, je vous demande un moment de
conversation. Vous verrez que mes vues peuvent
simpatiser avec les vôtres, et que, tout aveuglé
que vous croyez mon coeur par le tourbillon du monde,
il peut encore être éclairé par les conseils d' un
homme estimable.

Le Baron.

Je n' en doutai jamais, ma chere Araminte ;
je crois vous deviner, et j' en suis enchanté !
Oui, j' ai aussi mes idées. Assurons le bonheur
de votre fille. Songeons au nôtre, et terminons,
par un arrangement solide et raisonnable,
tous ces petits événemens, qui sont le vrai
tableau d' une soirée à la mode.

p48

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)